

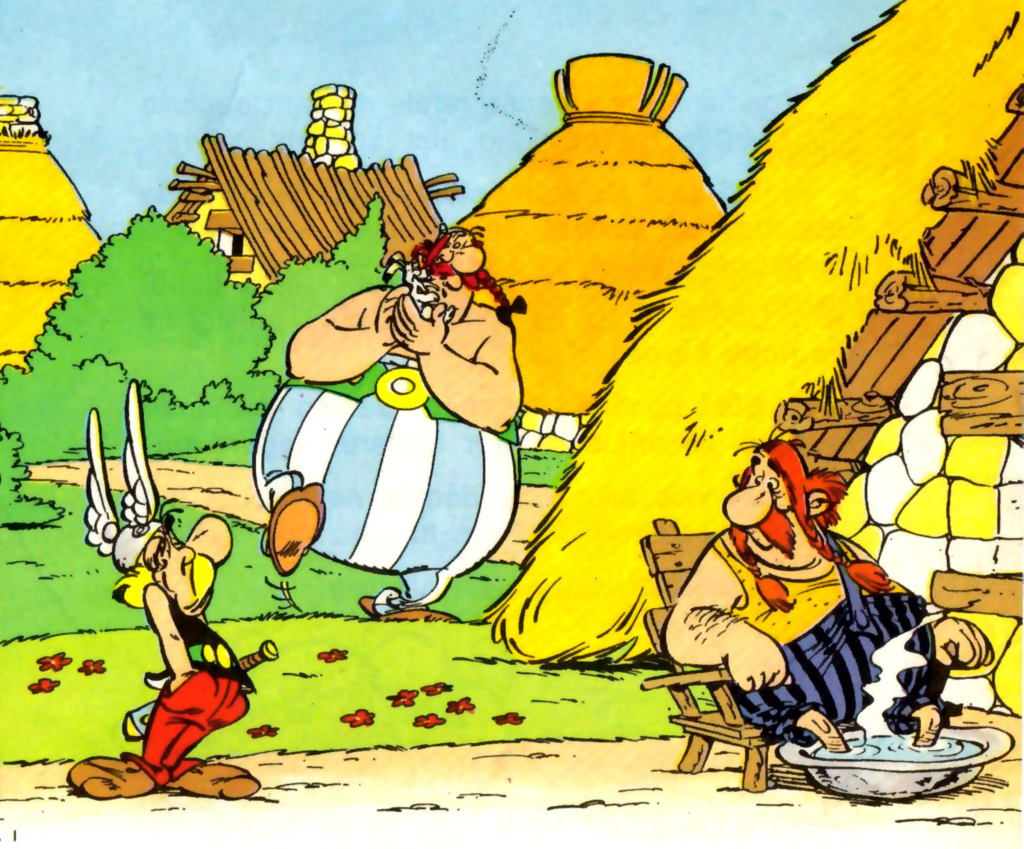




# MARMAILLE ET PAGAILLE

ROUGE ET OR





En ce début de printemps, le ciel d'Armorique est d'une pureté exceptionnelle. Tout est cristallin, transparent, lumineux.

Au village gaulois, chacun se sent pur, généreux, en paix avec le reste du monde. Le chef Abraracourcix fredonne en prenant son bain de pieds. Astérix sourit sans raison particulière. Obélix a le cœur si léger qu'il vole en rêve comme un petit oiseau. Assurancetourix rayonne de tant de gaieté, qu'il en oublie de chanter et, si le forgeron Cétautomatix lève son gros marteau, ce n'est pas pour assommer le barde, comme de coutume, mais pour le saluer cordialement.

Soudain, une joyeuse rafale de vent apporte une bouffée de musique aux accents cuivrés.

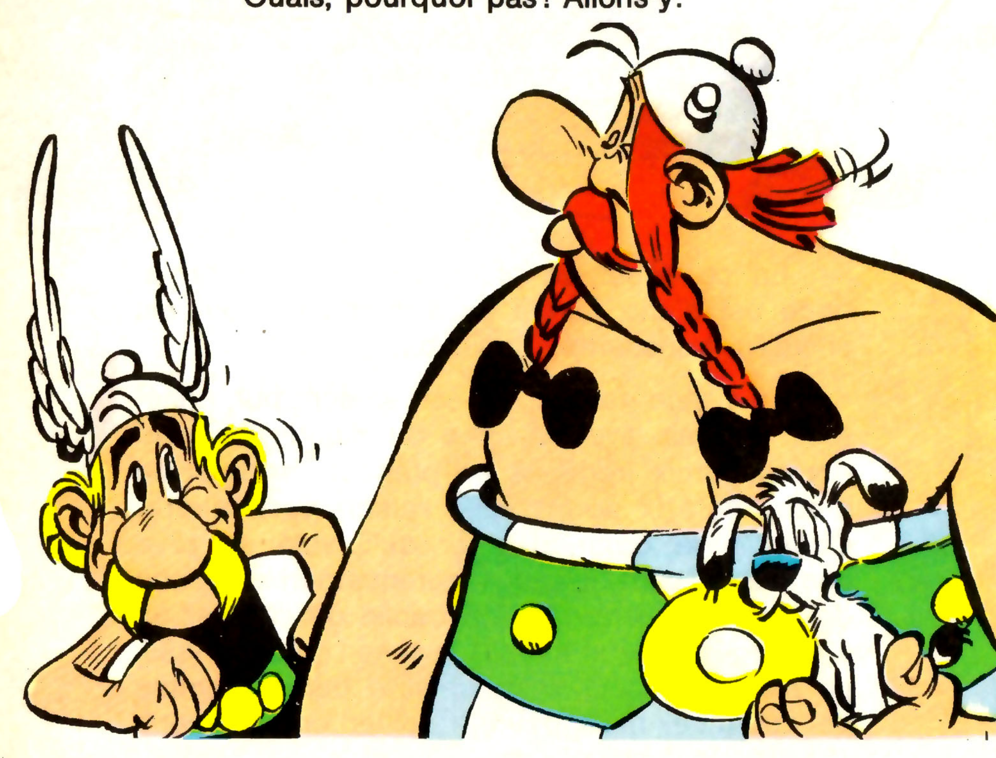
— Ce sont les trompettes et les buccins de Babaorum, dit Astérix.

— Ils sont fous, ces Romains, assure gentiment Obélix, mais ils sont meilleurs musiciens que notre barde !

— Sûr ! confirme le chef... Je me demande pourquoi ils ont sorti leur fanfare aujourd'hui !

— Je vais aller voir, décide Astérix, ça me fera un peu d'exercice. Viens-tu avec moi, Obélix ?

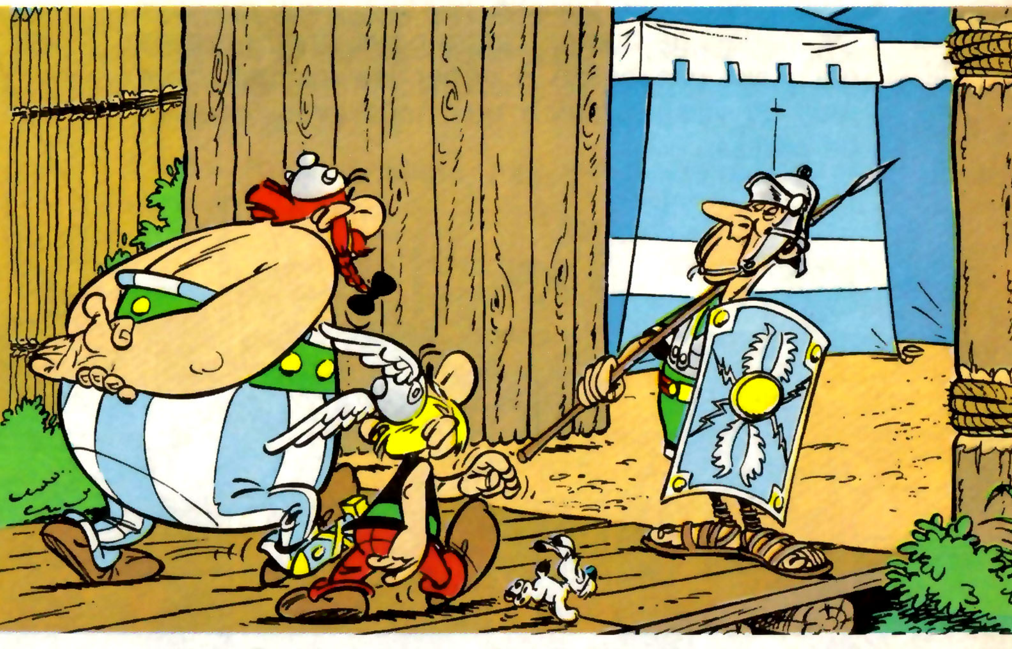
— Ouais, pourquoi pas ! Allons-y.



Une agréable marche amène les deux Gaulois devant les fortifications du camp romain de Babaorum.

— Bonjour messieurs ! Ce serait pourquoi ? demande aimablement la sentinelle.

— Nous avons entendu la musique, alors nous sommes curieux de voir ce qui se passe au camp.



— Quelle bonne idée ! Entrez donc, je vous prie.

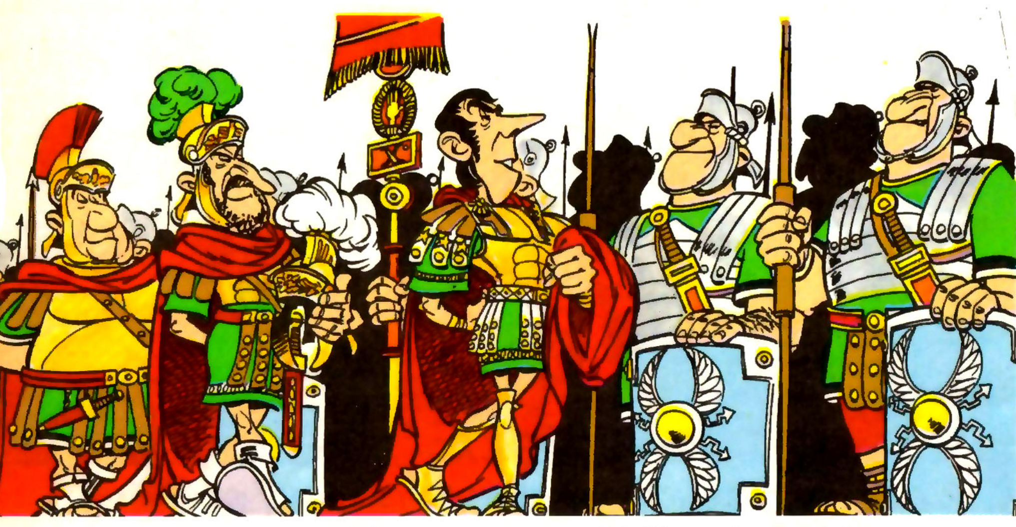
— Vous n'avez besoin de rien, gentil Romain ? demande Obélix : châtaignes, mornifles, quelques paires de baffes ?

— Non merci, pas aujourd'hui... Une autre fois, peut-être !

Le légionnaire s'écarte pour laisser passer Astérix et Obélix qui pénètrent dans le camp jusqu'au pretorium, domaine du général, où sont figées au garde-à-vous quatre centuries de soldats.

L'officier sort de sa tente, accueilli par une sonnerie de trompettes. Il s'immobilise devant ses troupes.

— Légionnaires ! s'écrie-t-il, nous sommes réunis en cette paisible journée pour célébrer les mérites de quatre d'entre nous, quatre braves qui n'ont pas hésité à défier les sympathiques fous du village gaulois que nous avons mission de civiliser.



— C'est drôle, murmure Obélix, c'est plein de Romains, ici, et je n'ai pas envie de taper dessus !

— Epona, déesse de la guerre, est sans doute partie en vacances, suggère Astérix. Moi aussi, j'ai l'âme en paix !

— A mon commandement... s'écrie le général, décurions Cornemus, Talaberlus, Calamitus et Justodessus... avancez d'un paaaaaaaas... marche !

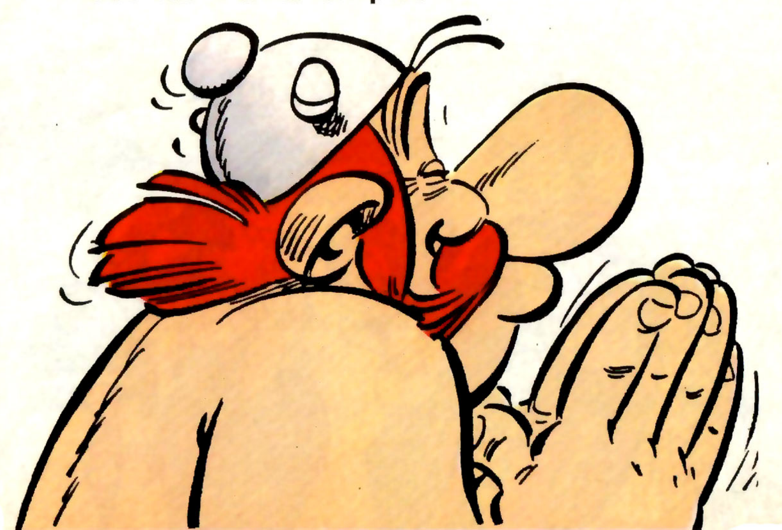
Les décurions appelés se détachent de leurs décuries.

— A dater de ce jour, reprend l'officier, vous êtes nommés centurions, en vertu des pouvoirs que je tiens de Jules César, en présence des légions de Rome placées sous mon commandement, et de deux sauvages, le petit et le gros, qui nous font la joie d'assister à cette cérémonie solennelle...

— Tu as entendu, Astérix ? s'esclaffe Obélix, il a dit « le gros » !

— ... De plus, continue le général, constatant l'état de paix qui règne maintenant sur l'Armorique, j'autorise les nouveaux centurions à faire venir leurs familles de Rome.

— Chic, chic, chic ! dit Obélix, ça nous fera des tas d'amis en plus !



Après un long et pénible voyage dans quatre chars militaires mis à leur disposition par César, les familles arrivent à Babaorum.

Mesdames Cornemus, Talaberlus, Calamitus et Justodessus ne cachent pas leur joie de retrouver quatre maris si beaux dans leur nouvel uniforme et les enfants, douze au total, sont fiers d'être fils et filles de centurions.

Désormais, le général partage ses repas et ses moments de détente avec ses invités. Bien sûr, il est sensible à la beauté des dames, à leur élégance, au charme de leur voix fraîche, à la musique de leurs éclats de rire. Mais il accorde une grande part de son attention aux enfants, âgés de sept à douze ans, bons petits Romains d'une politesse raffinée, respectueux de leurs parents, de l'armée et de la République, déjà très instruits, curieux de tout, heureux de vivre cette époque prestigieuse et impatients de participer à leur tour à la grandeur de Rome.



Et il raconte ses campagnes victorieuses aux côtés de Jules César, ses combats héroïques contre les Helvètes, les Suèves, les Belges et la conquête de la Gaule, jusqu'à ce petit coin d'Armorique où un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours aux bienfaits de la civilisation romaine.



— Je vous demande pardon, mon général, dit l'aîné des Cornemus, mais nous serions tous grandement honorés d'entendre de votre bouche le récit de vos exploits militaires !

— Fichtre ! comme tu parles bien, mon garçon, s'exclame l'officier. Je suis heureux de satisfaire une aussi flatteuse curiosité !

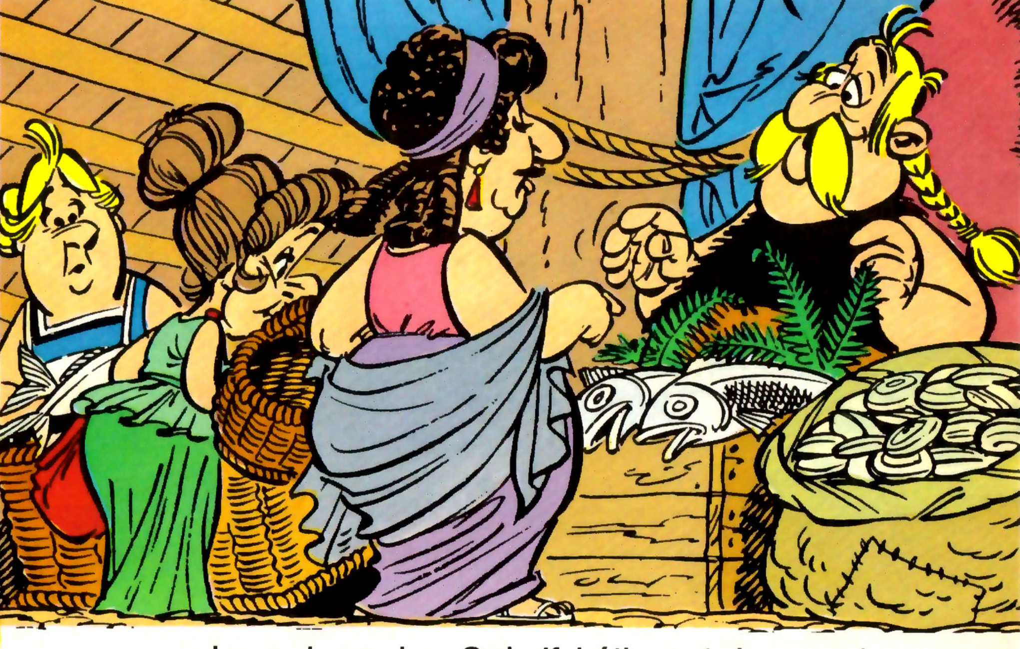
— Quelle tristesse, général, de penser que ces pauvres gens vivent encore à l'état sauvage, s'apitoie la petite Rosa Talaberlus. Ne conviendrait-il pas de les arracher à leur piètre condition, par la force au besoin ?

— C'est que... euh... voyez-vous, adorable fillette... euh... comment dire !... la force n'agit pas à sens unique...

— Dois-je comprendre, mon général, intervient le tout jeune Rébus Calamitus, que les sauvages ont vaincu les légions de Jules César ?

— Un bon petit Romain ne comprend que ce qu'il peut comprendre et ne peut comprendre que ce qu'il doit comprendre pour la plus grande gloire de Rome, déclame le général. Depuis le début de ce printemps merveilleux, nous vivons en paix avec les Gaulois et c'est très bien ainsi !





Le poissonnier Ordralfabétix est heureux ! Les sesterces affluent dans sa tirelire, grâce aux quatre Romaines nouvellement arrivées, des clientes parfaites, toujours satisfaites, aimant le poisson aux arômes vigoureux, payant rubis sur l'ongle, sans jamais discuter les prix.

— J'ai bien envie d'aller m'installer à Rome, marmonne le commerçant. La Gauloise est bavarde, elle achète à crédit, elle n'est jamais contente : « Ton merlan a des relents... ta sole est un peu molle... ta sardine a mauvaise mine... ta morue est vermoulue, ton thon n'est pas bon... gnagnagnagnagna ! »... Sans compter que la Romaine est jolie, elle, alors que la Gauloise, si on veut bien regarder les choses en face...

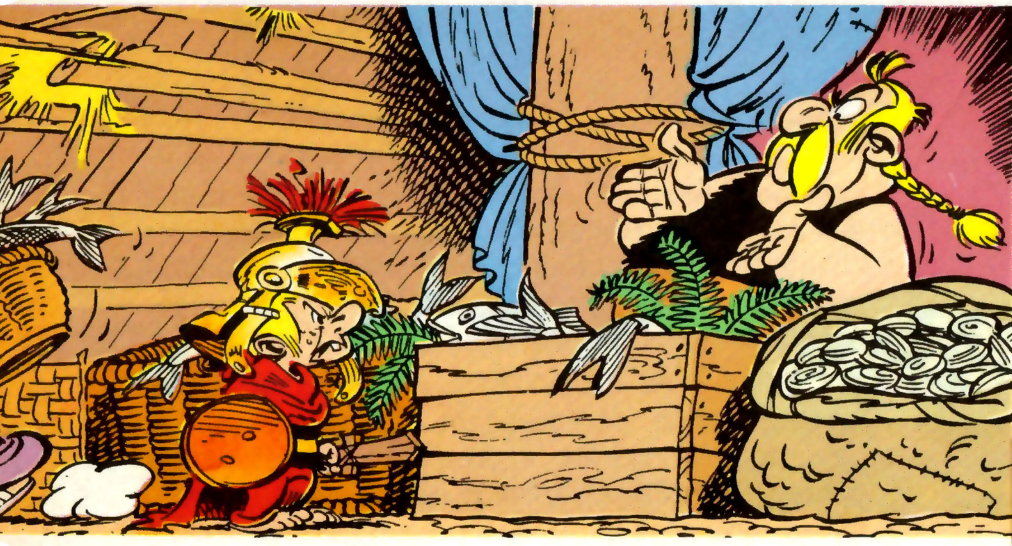
Iélosubmarine, l'épouse du poissonnier, écoute ce discours en souriant tendrement au lieu de faire taire son mari à grands coups de daurade au travers de la figure, comme elle le faisait encore juste avant le début du printemps.

— Comment est-elle, la Gauloise ? et quelles choses tu regardes en face, papa ? zozote Volcanix, le fils unique d'Ordralfabétix.

— Ça te regarde, petit ? La Gauloise, elle est comme elle est, voilà !

— Eh ben, dis donc, t'es pas flatteur, p'pa !

— Ecoute, Volcanix, si tu veux une claque, va la demander à quelqu'un d'autre. Moi, je fais la grève, vu ?

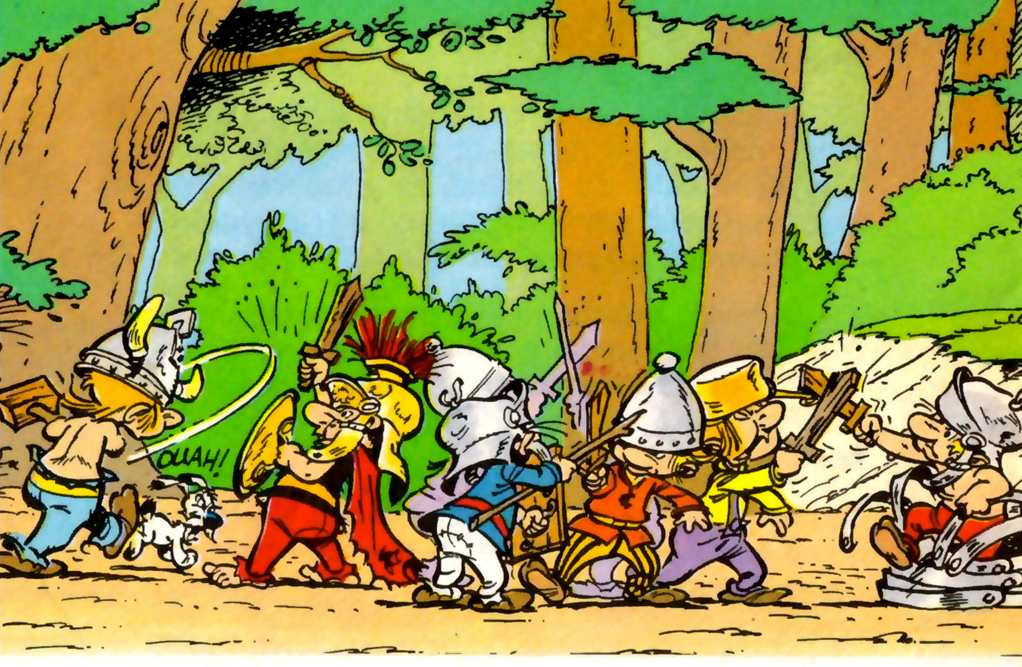


— Z' disais ça pour rigoler, papa. Falut, ze m' carapate !

— Où vas-tu ?

— Z' vais avec les copains au camp de Babaorum. On va essayer de faire copain avec les mômes des nouveaux fenturions.

— Volcanix ! écoute bien ton père : fais très, très, très attention aux mauvaises fréquentations !




Volcanix est le chef incontesté d'une jeune troupe hurlante et turbulente dont les membres les plus timides passent pour des tornades dévastatrices. On dit de cette redoutable bande que là où elle passe, la terre ne produit plus ni ronce, ni chiendent.

Suivi de ses petits camarades Frénétix, Apocalyptix, Sulfurix, Fatidix, Vrécolix, Ecollaïx et j'en passe, Volcanix se présente à la porte prétorienne du camp de Babaorum.

— Bonjour mes enfants, ce serait pour quoi ? demande aimablement la sentinelle.

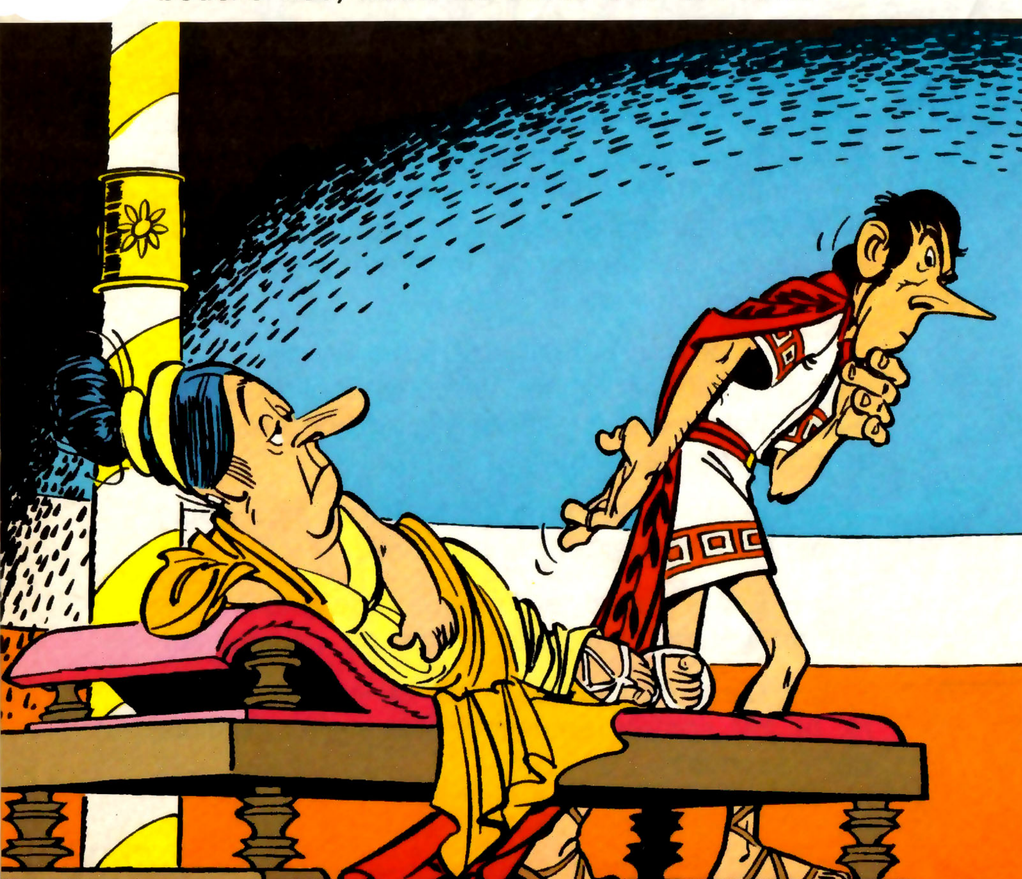
— Est-fe que z' te d'mande si ta grand-mère fait du vélum ? plaisante le fils du poissonnier.

— C'est bon, passez ! dit le Romain. Hi, hi, hi, hi, hi ! sont-ils amusants, ces petits Gaulois, par Bacchus !

Volcanix et ses amis franchissent en courant deux rangées de tentes et pénètrent du même élan dans celle du général. Ils y trouvent l'officier supérieur servant une coupe d'hydromel aux charmantes Romaines.

— Falut, militaire ! Falut, mesdames ! On n'a pas l'air de f'en faire dans l' coin, pas vrai ? Entre nous, f'est pas beau de boire en Helvètes ! Faudrait voir à inviter les fenturions d' fes dames, hein !

Sidéré, le général et ses invitées en restent bouche bée, fixant les intrus d'un œil rond.



— Hé, ho, les mamans! reprend Volcanix, où f'est qu'y font vos gamins? On aimerait bien leur parler.

— Par Jupiter! que voici de sympathiques gaillards, s'écrie le général, revenu de sa surprise. N'est-ce pas, mesdames?

— Très drôles! dit Mme Cornemus.

— Peu communs! dit Mme Talaberlus.

— Et quelle vitalité! ajoute Mme Calamitus.

— Nos enfants prennent leur leçon de latin mais ils seront bientôt libres, précise Mme Justo-dessus.

Peu de temps après, en effet, les jeunes Romains prennent congé de leur précepteur et rejoignent leurs mères chez le général.

— Voici nos enfants, dit Mme Cornemus.

— Ave, les p'tits Latins! s'écrie Volcanix.

— N'est-ce point là de ces sauvages dont vous nous parliez, mon général? demande Caïus Cornemus.

— Affirmatif, mon garçon!

— Quelle joie! Nous allons pouvoir étudier de tout près ces créatures d'un autre monde.

L'enfant romain se tourne vers les petits Gaulois.

— Mon nom est Caïus Cornemus, mais appelez-moi Caïus tout court!



— Falut, Tout Court, moi f'est Volcanicf et tout fa f'est mes amis : Frénéticf, Apocalypticf, Sulfuricf et les autres.

— Ravis de vous connaître, disent les enfants romains en s'inclinant.

— Hé, camarades, on va pas moisir ifi, non? Allez, ram'nez-vous qu'on aille rigoler un coup!

— Pouvons-nous, mère? mon général? s'inquiète le jeune Caïus.

— Certainement, par Mercure! dit jovialement l'officier. N'oubliez pas que vous êtes les ambassadeurs de Rome auprès des populations sous-développées... Allez, et répandez la civilisation. C'est votre devoir!

Les uns entraînant les autres dans une course folle, accompagnée de cris perçants, de gros mots, d'éclats de rire, enfants gaulois et romains franchissent la porte de Babaorum dans un nuage de poussière et vont prendre possession de la campagne armoricaine.

Au début de leur aventure commune, les jeunes Romains considèrent leurs compagnons comme de passionnants sujets d'étude, notant leur comportement débridé, leur tenue négligée, les énormités de leur langage, leur ignorance des règles élémentaires du savoir-vivre.

Mais, petit à petit, ils prennent plaisir à leurs jeux guerriers, à leur liberté sans contraintes, à la rudesse de leur parler. Ils partagent leur connaissance de la nature sauvage si différente de la ville, de ses rues, de ses murs, de ses lois. Ils explorent la forêt, grimpent aux arbres, courent dans les broussailles, pataugent dans le ruisseau, plongent dans la mare, jouent avec les canards sauvages, les écureuils, les sangliers, les lapins...



Vers le milieu de l'après-midi, Volcanix et sa bande emmènent leurs nouveaux amis visiter le village gaulois.

Le chef Abraracourcix accueille avec bonne humeur les petits Romains. Obélix les invite à partager le sanglier de l'amitié et à boire de la cervoise. Un sanglier suivant l'autre, on finit, le soir venu, par dresser la table des banquets. On allume un grand feu. Les petits citadins vivent un instant merveilleux. Agecanonix leur raconte des histoires de son jeune temps. Toute la nuit on mange, on boit, on danse, on s'amuse...



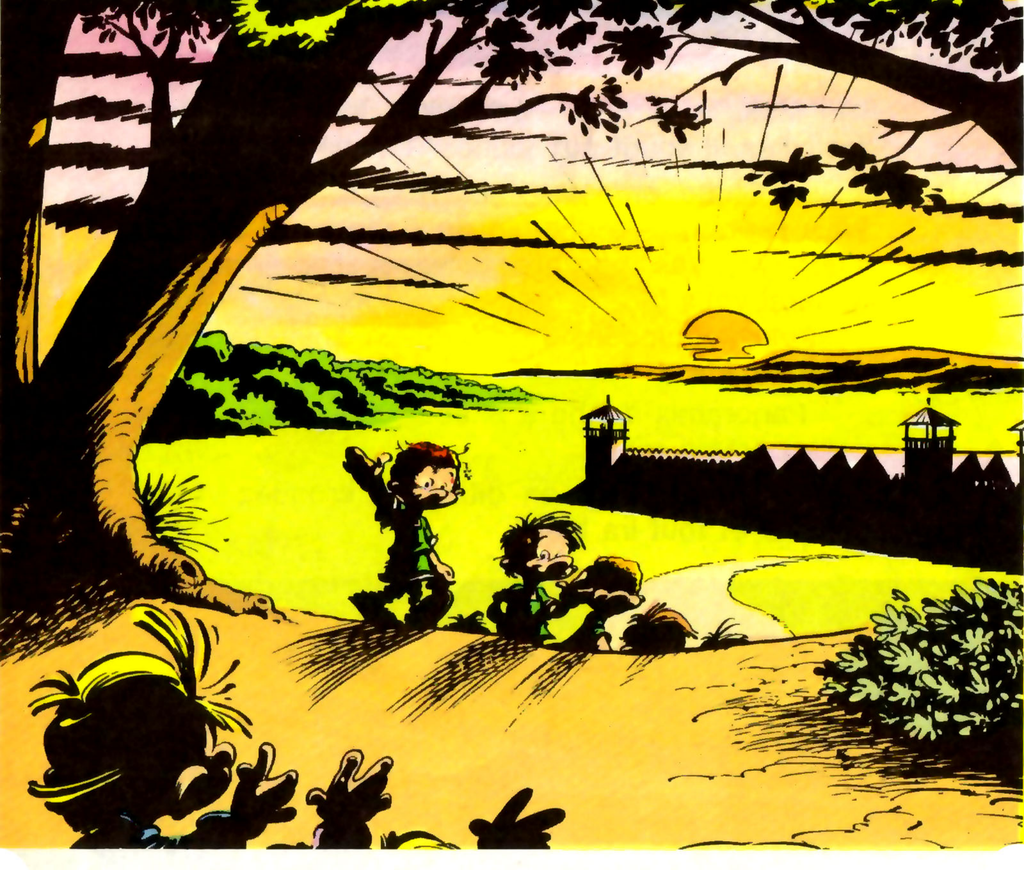
Mais le druide Panoramix interrompt les festivités. Il sourit aux jeunes Romains :

— Chers enfants, il est temps, hélas ! que vous repreniez le chemin de Babaorum. La nuit s'achève, vos parents doivent s'inquiéter, le général vous fera peut-être des misères ! Tenez... acceptez ce modeste cadeau en souvenir d'un vieux druide.

Panoramix donne à chacun des enfants une belle pomme rouge.

— Si vous êtes en difficulté, croquez votre pomme et tout ira bien !





Escortés de Volcanix et de ses compagnons, les petits Romains quittent à regret le village gaulois. Un soleil pâlot se lève avec réticence lorsqu'ils atteignent le camp de Babaorum. Des nuages noirs s'accumulent dans le ciel, l'air s'épaissit.

— On dirait que le temps fe gâte ! dit Volcanix. Faut f' dépêcher, les amis. Vite, à la maison ! Falut camarades !

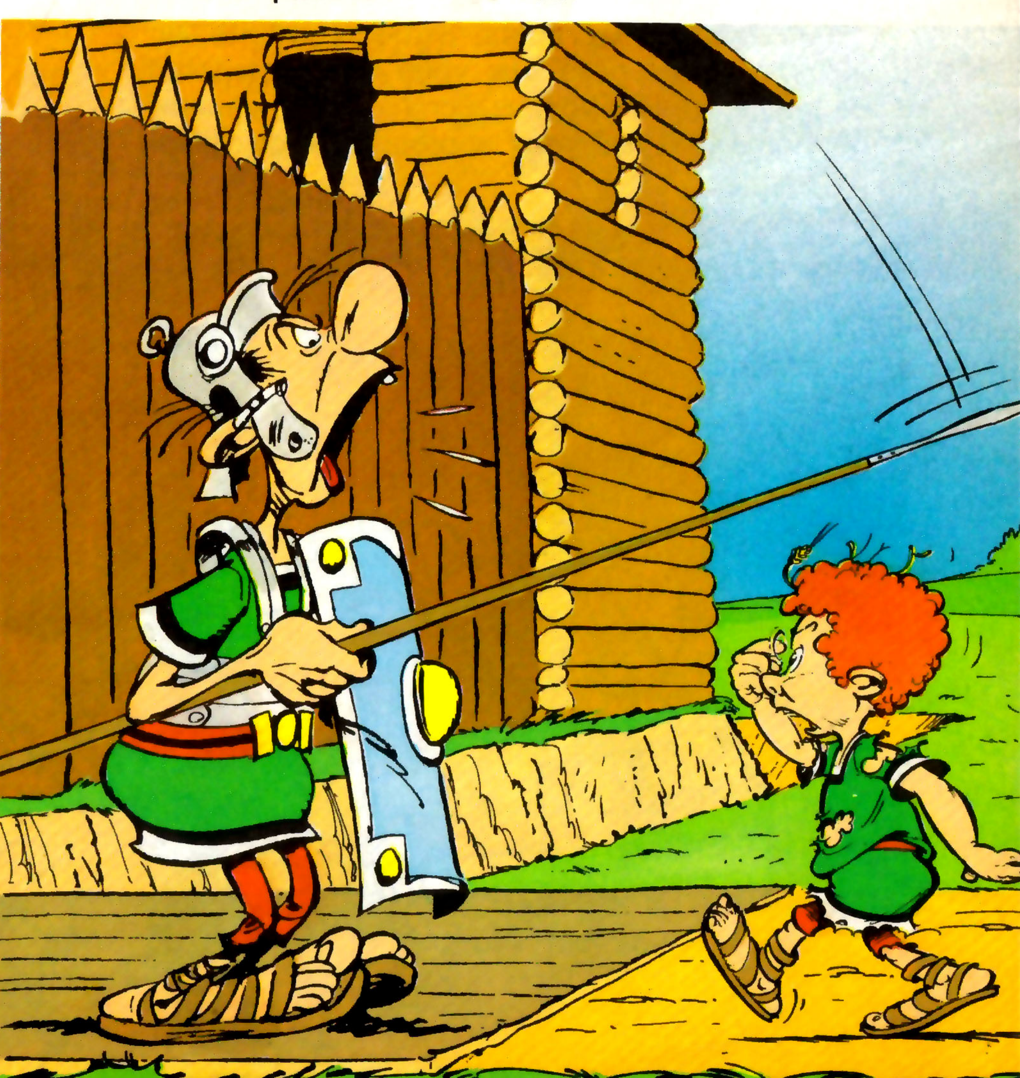
Les deux groupes se séparent.

— A un de ces quatre ! font les jeunes Romains en se dirigeant vers l'entrée du camp.

— Halte-là ! crie la sentinelle en barrant le passage de son pilum.

— Dis donc, Toto, ça va pas, non ? Sais-tu à qui tu parles ?

— Ah ! c'est vous, enfin ! bougonne le légionnaire. Le général vous attend depuis hier soir. Il est impatient de vous voir.

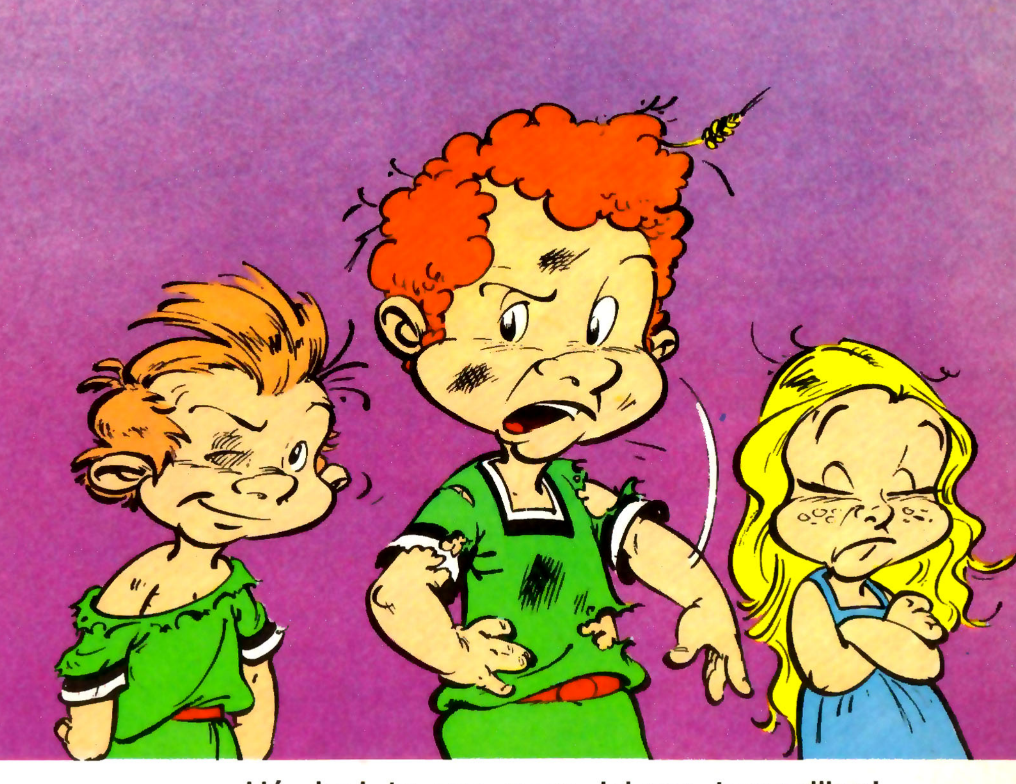


Vêtements en loques, quelques yeux au beurre noir, mains sales, genoux couronnés, les douze enfants comparaissent devant un général, quatre pères et quatre mères au regard sévère sous les sourcils froncés.

L'officier ne semble plus aussi paisible que la veille.

— Petits misérables, votre conduite est indigne ! Je suppose que vous avez passé tout ce temps avec les voyous d'en face ! Des ennemis de Rome ! Je vais vous apprendre la discipline !





— Hé, ho! tu vas nous laisser tranquilles! coupe la petite Rosa.

— Ces troufions se croient tout permis! commente un des Cornemus.

— La discipline, la discipline! qu'est-ce que ça veut dire? ajoute Rébus Calamitus.

— Taisez-vous! s'écrient les parents d'une seule voix. Vous êtes la honte de Rome!

— Vous entendez ça? fait le dernier des Justodessus, y sont pas marrants! Venez, les copains, on décampe!



— Soldats! hurle le général au bord de la congestion, emparez-vous de ces déserteurs et donnez-leur le fouet!

Une demi-centurie arrive au pas de gymnastique. Les petits Romains se débattent avec tant d'ardeur qu'il faut quatre légionnaires pour venir à bout de chacun d'eux.

— Hé, les copains! j' crois qu' ça tourne en eau d' boudin. C'est l' moment d' croquer la pomme, dit Rosa. D'ac?

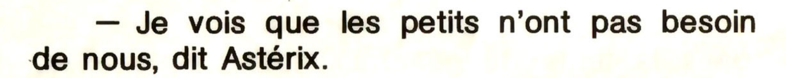
— D'ac! opinent les autres.

Les douze enfants entament à belles dents les pommes rouges que le druide Panoramix a laissées macérer de longues heures dans la potion magique. Fouets et verges se lèvent. Le supplice va commencer.

Astérix et Obélix sont venus discrètement prendre position à proximité du camp, afin de veiller à la sécurité des petits Romains, prêts à intervenir en cas de besoin.

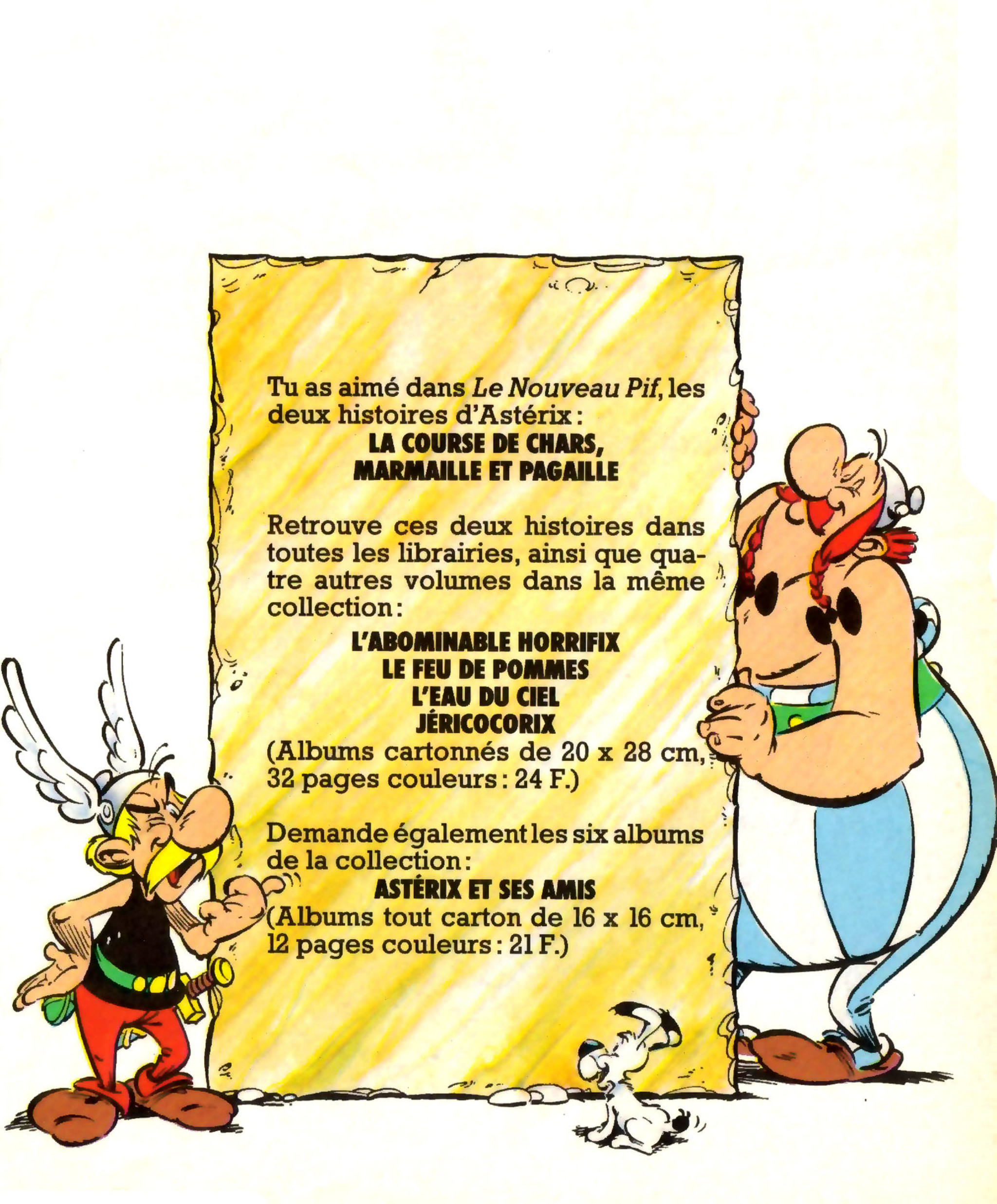
Soudain, une sorte de cyclone se déchaîne dans la tente du général. Hurlant de douleur, des soldats en uniforme perforent la toile et sortent en courant.





— Je vois que les petits n'ont pas besoin de nous, dit Astérix.

— Ouais, approuve Obélix. On dirait que le temps va changer, les légionnaires volent bas.


Tu as aimé dans *Le Nouveau Pif*, les deux histoires d'Astérix :
**LA COURSE DE CHARS,**
**MARMAILLE ET PAGAILLE**
Retrouve ces deux histoires dans toutes les librairies, ainsi que quatre autres volumes dans la même collection :
**L'ABOMINABLE HORRIFIX**
**LE FEU DE POMMES**
**L'EAU DU CIEL**
**JÉRICOCORIX**
(Albums cartonnés de 20 x 28 cm, 32 pages couleurs : 24 F.)
Demande également les six albums de la collection :
**ASTÉRIX ET SES AMIS**
(Albums tout carton de 16 x 16 cm, 12 pages couleurs : 21 F.)



**Cette histoire est parue en 1984**
**dans le Pif 779 sous forme de mini-récit**
**à découper et à assembler**

